



## **Et d'abord, c'est quoi, la philosophie ?**

C'est d'abord... *DU DÉSIR*, comme nous le dit son nom.  
Le mot « philosophie », directement issu du grec ancien, vient du verbe *phileîn*, qui signifie : aimer, désirer, éprouver de l'attachement, de l'affection pour quelque chose ou pour quelqu'un. Mais pour quoi, pour qui ?  
Pour *SOPHIE* ?  
Exactement. Et *sophia*, en grec, est un nom qui veut dire à la fois la *SCIENCE* et la *SAGESSE*.  
La philosophie naît de l'impulsion d'un désir, le *DÉSIR DE SAVOIR*, désir qui cherche la **vérité dans la connaissance** et la **liberté dans l'action**.

## **Vérité et liberté sont l'affaire de la philosophie, ses objets privilégiés**

Et cela pas de façon abstraite, ni arbitraire, puisque le sol concret de l'expérience humaine la plus commune se constitue **par rapport** à la vérité et à l'illusion, **par rapport** à la liberté et à la servitude — ce que *Platon* nous montre avec l'image de la Caverne, dans un texte fondateur de la philosophie.  
Reste que la **possibilité** de la philosophie n'apparaît que grâce au langage, foyer de la *culture* ; l'homme est, de tous les animaux, le seul capable de parler, d'interroger la nature, de

réfléchir son expérience, de questionner son semblable et de lui répondre, de le contredire ou de l'approuver en s'accordant sur le **sens** de ce qui est dit — et pas seulement de communiquer des informations par son attitude et son comportement. En ce sens, tous les hommes sont de possibles « philosophes ».



## *Mais, ça sert à quoi, la philosophie ?*

À sortir de l'étroitesse de notre expérience, qu'elle soit personnelle ou familiale ; à nous délivrer des préjugés, des fausses évidences, des croyances héritées sans examen.

La philosophie enrichit notre sensibilité, développe notre imagination, approfondit notre réflexion. Elle permet un **usage du monde** et de nous-même dont celui qui, comme l'écrit Bertrand Russell, « n'a aucune teinture de philosophie », ne soupçonnera jamais l'enjeu : **créer les conditions du bonheur**. Cette lucidité nécessaire à une existence réussie, nous essaierons de l'approcher en réfléchissant avec les plus grands auteurs à ce que sont : **culture, vérité, liberté**.



1. **PLATON, *L'Allégorie de la caverne (La République)*, IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.**

---



PLATON

MAGINE maintenant, repris-je, dans les épreuves suivantes, ce qu'il en ira de notre nature si elle est éduquée ou non.

Figure-toi des hommes dans un gîte souterrain, une sorte de caverne, dont l'entrée laisse passer le jour par toute la longueur de la façade ; ils sont là depuis leur enfance, enchaînés des jambes au cou et restant là sur place, le regard fixé seulement sur ce qui est devant eux, les têtes rivées, enchaînées sans pouvoir pivoter ; la lumière d'un feu allumé sur un promontoire brille derrière eux ; à mi-hauteur entre ce feu et ces prisonniers court une route bordée, vois-tu, d'un petit mur pareil aux

cloisons que les marionnettistes dressent entre eux et le public et au-dessus desquelles ils font voir leurs prestiges.

– Je vois cela, dit-il.

– Figure-toi alors le long de ce petit mur des hommes portant des objets de toute sorte dépassant la crête du mur, des statues humaines et moult figures d'autres animaux en pierre et en bois ; et, tout à l'avenant, certains de ces porteurs font des bruits, les autres font silence.

– Voilà, dit-il, un étrange tableau et d'étranges prisonniers.

– Ils nous ressemblent, répondis-je. Et d'abord, de la place qui est la leur, penses-tu qu'ils aient d'eux-mêmes et les uns des autres, autre chose à voir qu'une projection d'ombres depuis le feu jusqu'au fond de la caverne qui leur fait face ?

– Peut-il en être autrement, dit-il, s'ils sont contraints de rester toute leur vie la tête fixe ?

– Et des objets promenés sur la crête du mur, n'en est-il pas de même ?

– Et comment !

– Dès lors, s'ils étaient à même de se parler les uns les autres, ne penses-tu pas qu'en désignant ce qu'ils voient d'où ils

sont, ils croiraient nommer les objets réels eux-mêmes ?

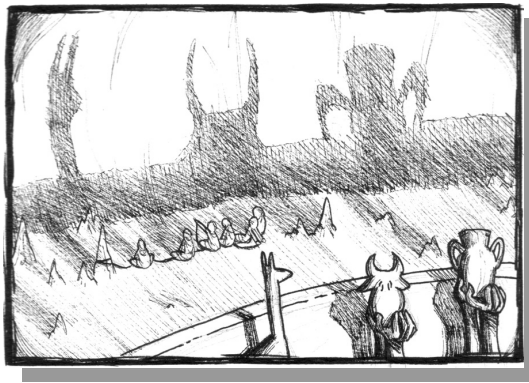
– Nécessairement.

– Et si cette prison abritait aussi un écho, répercuté du fond de la prison, crois-tu qu'en ce cas, au moindre bruit fait par ceux qui passent le long du mur, on l'attribuerait à autre chose qu'aux ombres passant le long de la paroi ?

– Je ne le crois pas, par Zeus, dit-il.

– Et donc, repris-je, vu leur situation, ces hommes jugeront qu'il n'y a rien de vrai en dehors des ombres des objets fabriqués.

– Rien de plus nécessaire, dit-il.



– Imagine-les à présent sur le point d'être débarrassés de leurs chaînes et tirés de leur délire, examine comment la situation tournerait si, leur nature étant ce qu'elle est, les choses devaient leur arriver comme suit. À peine aura-t-on délivré l'un d'eux — en le brusquant pour qu'il se lève, tourne le cou, fasse quelques pas et lève les yeux vers la lumière —, qu'aussitôt tous ces changements lui feraient mal, et le rendraient même incapable, sous le coup de l'éblouissement, de fixer les objets dont il voyait tantôt les ombres. Que crois-tu qu'il dirait si on lui apprenait qu'il ne voyait tantôt que des fariboles, mais qu'à présent plus près de ce qui est réellement, tourné vers du bien plus réel, il voit plus juste ? Qu'on lui indique encore un par un les objets mobiles dépassant du mur en répétant la même question (« qu'est-ce que c'est ? ») et qu'on force une réponse de sa part, ne crois-tu pas qu'il serait perplexe, et qu'il jugerait encore que ce qu'il voyait tantôt est plus vrai que ce qu'on lui indique à présent ?

– Bien plus vrai, oui, dit-il.

– Et qu'on le force à fixer les yeux sur la lumière même, ses yeux lui feraient mal, il lui tournerait le dos pour retourner aux choses qu'il peut regarder, et il y verrait réellement plus d'évidence qu'à celles qu'on lui indique ?

– Il en irait ainsi, fit-il.

– Et que, de là, repris-je, on l'emmène de force, qu'on le pousse sur la pente rocailleuse et escarpée et qu'on ne le lâche pas avant de l'avoir expulsé à la lumière du soleil, en ce cas, il souffrirait et serait fâché d'être ainsi malmené, ne penses-tu pas ? et une fois arrivé à la lumière, les yeux pleins de flammes, il serait aveugle, n'est-ce pas ? à toutes ces choses qu'on vient de dire à l'instant véritables.

– Il ne le pourrait pas, dit-il, du moins tout de suite.

– Il lui faudrait en effet s'habituer, repris-je, s'il voulait voir ce qui est là-haut. Tout d'abord le plus facile à regarder serait les ombres, puis ce que les eaux reflètent des hommes et d'autres êtres, puis, non plus ces simulacres mais ces êtres mêmes ; de là, il en viendrait à contempler les réalités célestes et le ciel lui-même, à commencer par les astres et la lune, de nuit, dont il supporterait la lumière plus facilement que l'éclat du soleil en plein jour.

– Sans doute.

– Enfin, je pense, ce serait le soleil, non son reflet sur les eaux ou sur quelqu'autre support, mais le soleil lui-même à sa place propre, qu'il pourrait regarder et contempler tel qu'il est.

– C'est nécessaire, dit-il.

– Après quoi le soleil lui donnerait à calculer : il découvrirait que dépendent de lui les saisons, les années, et la disposition de toute chose dans le lieu visible, et que c'est lui aussi la cause, d'une certaine manière, de tout ce qu'ils voyaient eux là-bas.

– Évidemment, dit-il, c'est là qu'il en viendrait dans ces conditions.

– Mais dis-moi : songeant à sa première demeure, au savoir en usage là-bas, et au souvenir de ses anciens codétenus, ne crois-tu pas que lui se trouverait heureux du changement et qu'eux, il les plaindrait ?

– Oh que si !

– Quant aux honneurs et aux éloges qu'on s'accordait alors les uns aux autres, quant aux prix offerts à celui qui portait le regard le plus aigu sur ce qu'on voyait passer sur le mur, qui se rappelait le mieux ce qui passait d'habitude avant autre

chose, ou après, ou l'un avec l'autre, et qui était du coup le plus à même d'augurer ce qui allait arriver, penses-tu qu'il en aurait le désir et envierait ceux de ces hommes-là qui seraient les privilégiés et les puissants ? N'aimerait-il pas endurer, avec Homère, « l'état de valet de charrue au service d'un pauvre laboureur » ou les pires épreuves, si cela lui évitait de revenir à ce qu'en bas, on estime et on vit ?

– Je suis de cet avis, dit-il : à tout prendre, toutes les épreuves plutôt que cette vie-là.

– Songe encore à ceci, repris-je ; que le même homme redescende s'asseoir à la place qu'il occupait, n'aura-t-il pas les yeux envahis par les ténèbres en revenant brusquement du soleil ?


– Si, c'est sûr, dit-il.

– Et ces ombres-là, s'il lui fallait en juger de nouveau, en le disputant avec ceux qui n'ont jamais connu que leurs chaînes, alors, tant que sa vue est obscurcie (et ce n'est pas peu de temps qu'il faut pour se réhabituer au noir), il serait la risée de tous, n'est-ce pas ? Ne dirait-on pas de lui que d'être monté là-haut lui a valu des yeux gâtés, que mieux vaut donc ne pas risquer l'aventure là-haut ? Et que quelqu'un entreprenne de les délier et de les conduire en haut, à la première occasion de le tenir entre leurs mains et de le tuer, le tueraient-ils ou non ? – Ils le tueraient à coup sûr, dit-il.

(Traduction : T. Morvan)



## 2. Maurice MERLEAU-PONTY, *Éloge de la philosophie*, XX<sup>e</sup> siècle

 LA PHILOSOPHIE mise en livres a cessé d'interpeller les hommes [...]. Pour retrouver la fonction entière du philosophe, il faut se rappeler que même les philosophes-auteurs que nous lisons et que nous sommes n'ont jamais



cessé de reconnaître pour patron un homme qui n'écrivait, pas, qui n'enseignait pas, du moins dans des chaires d'État, qui s'adressait à ceux qu'il rencontrait dans la rue et qui a eu des difficultés avec l'opinion et avec les pouvoirs, il faut se rappeler Socrate.



### 3. ÉPICTÈTE, *Manuel*, I<sup>er</sup> siècle

---



**L**E PREMIER LIEU, le plus nécessaire en philosophie, touche à l'application des préceptes, par exemple : – ne pas mentir ; en second lieu, on s'applique aux démonstrations, par exemple : – de quoi découle-t-il qu'il ne faut pas mentir ?

En troisième lieu, on s'applique à ce qui renforce celles-ci et à ce qui les coordonne, par exemple : – de quoi découle-t-il qu'il y a là démonstration ? qu'est-ce donc qu'une démonstration ? qu'est-ce qu'une conséquence ? et une opposition ? qu'est-ce que le vrai ? et le mensonger ? Ce qui est en troisième lieu tire sa nécessité de ce qui est en second, et ce qui est en second, de ce qui est en premier. Mais le plus nécessaire – à quoi il faut tout suspendre, c'est ce qui est en premier. Or nous prenons les choses à l'envers : nous nous consacrons à l'étude de ce qui vient en troisième lieu, nous lui accordons toute notre considération ; et absolument pas à ce qui est en premier, dont nous n'avons cure. Conséquence : nous mentons ; mais, pour sûr, la démonstration qui prouve qu'il ne faut pas mentir, nous l'avons sous la main.

*(Traduction : T. Morvan)*

